Document generated on 06/06/2025 12:20 p.m.

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Résister à la littéréalité

Larry Tremblay

Volume 51, Number 1 (283), February 2009

Éclats

URI: https://id.erudit.org/iderudit/34711ac

See table of contents

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)
1923-0915 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Tremblay, L. (2009). Résister à la littéréalité. *Liberté*, *51*(1), 7–20.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 2009

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

DÉBAT

Résister à la littéréalité[1]

Larry Tremblay

Vous voulez écrire. Vous me demandez ce que j'en pense. Vous me racontez un rêve que vous avez fait. Vous êtes assis dans un métro. Vous relevez la tête pour observer les gens autour de vous. Vous blêmissez. Les gens, assis, debout, adossés, tous les gens autour de vous lisent. Vous avez blêmi parce que tous ont le même visage penché, les mêmes yeux attentifs. Tous les gens autour de vous, m'avez-vous écrit, lisent le même livre. Quand le métro s'arrête à une station, d'autres gens entrent avec le même livre. Vous ouvrez votre sac et vous cherchez quelque chose. Vous ne savez pas ce que vous cherchez, mais vous cherchez quand même. Quand vous trouvez, vous vous réveillez. Vous savez alors que vous cherchiez le livre que tous les gens autour de vous lisaient. Et vous l'avez trouvé au fond de votre sac.

Vous m'avez écrit que ce rêve, vous l'aviez vécu comme un cauchemar. Parce que sa signification ne laisse aucun doute. Vous auriez préféré plus de mystère ou de confusion. Mais le dormeur que vous avez été, cette nuit-là, a été impitoyable et ne vous a pas laissé le choix de comprendre ce qu'il y avait à comprendre.

Vous me demandez si je partage votre angoisse. Vous voulez, en fait, que j'habille de mes propres mots votre interrogation. Vous cherchez un peu d'air et vous pensez en trouver chez un écrivain qui a derrière lui quelques livres de plus que vous. Car vous avez sans doute aussi couché sur le papier quelques livres. Bien sûr, ils ne sont pas publiés, et vous n'avez pas osé les appeler des « livres ». Quelque chose vous retient. Écrire, oui, mais publier, à quoi bon ? Vous me demandez : « La littérature n'est-elle pas une chose obsolète, moribonde, dépassée ? Vaut-il mieux, pour son

1. Ce texte a d'abord paru dans *La littérature par elle-même* (collectif dirigé et présenté par Catherine Morency), Québec, Nota bene, 2005, 196 p.

propre respect, qu'elle demeure dans les tiroirs des angoissés qui la créent contre toute attente ? Qui, en effet, l'attend ? L'exige ? La désire ? Quelques lecteurs. »

Et vous ajoutez : « Le littéraire fait peur. Surtout aux éditeurs, qui répugnent de plus en plus à le publier. Trop risqué, pas pour leur lectorat. Bref, le livre s'éloigne de la littérature. »

Vous vous plaignez donc dans votre lettre et vous m'avouez que vous ne ressentez aucune honte à le faire. Vous vous déclarez lucide et impuissant. Vous aimez la littérature, vous en avez besoin, mais un doute vous tenaille : a-t-elle fait son temps ? Notre époque a perdu patience pour les subtilités du littéraire. La vitesse ne lit pas. La littérature devient illisible. À croire qu'un mauvais sort s'acharne sur elle pour la retourner aux hiéroglyphes et aux alphabets gravés dans la pierre. On attend d'un livre qu'il se livre, non qu'il se lise.

Vous soulevez de la boue. Vous dressez un tableau sombre. Vous exagérez. Vous visez. Vous touchez. Vous attendez de moi des mots. Du réconfort, peut-être. Vous voulez savoir si la littérature vaut un sacrifice. Si elle a encore quelque chose à dire et à faire dans ce monde qui la rejette.

Que vous répondre ? Que je suis impuissant et lucide, comme vous.

Et paranoïaque.

Oui, dès que je tourne le dos au monde, celui-ci me prépare un mauvais coup. Un aveu étonnant fait à un inconnu, n'est-ce pas ? Le monde, moi : deux ingrédients essentiels à l'établissement d'une paranoïa solide. Il y a, d'une part, beaucoup trop et, d'autre part, trop peu.

Je suis maladroit. J'essaie de vous dire — ce qui ne va pas vous rassurer — qu'une chose effroyable est en train de se produire : la disparition de la pensée. Et ce qui disparaît n'attire pas toujours l'attention. Il en va ainsi de la couche d'ozone. On s'entend sur la cause du problème, mais qui veut faire l'effort d'empêcher un désastre annoncé et pratiquement certain ? Pas ceux qui sont à l'origine du problème. De la même façon, une pollution mondiale détruit la couche de pensée qui protège l'humanité de la mesquinerie, de

l'égoïsme et de l'implacable soif de pouvoir de l'homme. Cette pollution n'est pas simple à analyser, mais posons l'hypothèse qu'on retrouverait dans sa liste d'ingrédients de la paresse, de l'engourdissement, de la compulsion, de la veulerie, de la lâcheté, de la fixité oculaire et bien d'autres gaz nocifs s'échappant du cœur supposé de l'homme.

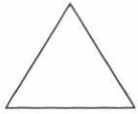
Qui pense de nos jours ? Qui s'accorde quelques minutes dans une journée pour réellement le faire ? Que s'est-il passé pour que penser, cet acte foudroyant, demande à présent un effort colossal ? L'homme tend à ressembler à ses muscles. Il trouve plus pratique de réagir à un excitant. Plus rapide de se comporter comme un tic. Plus simple de réduire son existence à un fonctionnement binaire qui le contraint à se tendre et se détendre. La pensée est souvent égarée, confuse, tourmentée, hésitante, insatisfaite. Si on était ingrat, on penserait qu'elle se complaît à compliquer. Pourquoi s'empêtrer dans cette forêt de suppositions, se perdre dans ces contorsions du possible ? Pourquoi perdre du temps dans cette suspension du monde qu'exige la pensée ?

Le monde et la conscience de l'homme qui l'éclaire sont tous deux emportés par un courant loin de ressembler à un courant de pensée. Où vont-ils ainsi ? Courent-ils à leur perte avec l'insouciance qu'apporte l'aveuglement ? On leur souhaiterait un naufrage qui les ferait s'échouer sur une île où pousseraient en abondance l'étonnement, la perspicacité et le courage d'aller au bout d'un raisonnement.

Comme vous, je me plains. Je hurle avec les loups échappés de la meute que seuls les astres les plus éloignés, éteints depuis des siècles, entendent au-delà de leur mort. Loups craintifs. Moi-même, je n'ai pas échappé à cette maladie de la pensée. Je pense peu et de moins en moins, comme à peu près tout le monde.

Se laisser aller : c'est exactement ça. Rares sont ceux qui résistent à ce bonheur mou, à cette joie relâchée d'accueillir en leur cœur la bêtise. Il n'y a pas d'autre explication : il faut être bête, en jouir, pour laisser aller les choses, soi compris, et les abandonner à ce tourbillon qui s'engouffre dans l'œil d'un évier. En vous écrivant, j'ai

la sensation de me tenir devant une montagne. Ce genre de montagne que les enfants dessinent. On pourrait aussi bien, en la sortant de son contexte, n'y voir qu'un triangle. Je vous le dessine :



Appelez le versant gauche « La disparition de la pensée » et le versant droit « La contamination de la bêtise ». C'est au pied d'une telle montagne que je tente de rassembler mes idées en autant qu'elles puissent m'appartenir. Une montagne qui, peu importe d'où on amorce son ascension, conduit au sommet du vide, du rien, de l'amertume éternelle ou encore de l'échec total. C'est un incident mineur si, par fatigue, maladie, on consent à agir bêtement. Après tout, un petit relâchement permet un meilleur redressement. Mais il s'agit ici de contamination. Notre époque produit de la bêtise de façon industrielle. Sa mise en marché est une marche impitoyable, une parade applaudie à tout rompre. La seule mondialisation est celle de la bêtise.

Ce matin, une angoisse lourde m'empêchait de sortir du lit. Cela arrive à tout le monde, cette peur atroce de retrouver ses deux jambes et de faire le premier pas de la journée. Le soleil, semblable à lui-même, ne posait aucune question, remplissait ma chambre d'un silence criblé de poussière. Je n'arrivais pas à échapper à la torpeur de mon esprit. J'avais une conscience aiguë de mon impuissance en tant qu'homme, bipède pensant, et en tant qu'écrivain, homme censé bousculer le réel. Me lever pour aller écrire, c'était aller à l'échafaud. Après bien des soupirs, je me suis levé. J'ai pris un café. J'ai allumé la télé. Regarder la télé le matin est chez moi le signe le plus évident de la défaite de mon système nerveux. La partie la plus molle de mon *ego*, comme une ventouse, s'accouple alors avec la surface lisse de l'écran. Cet accouplement, pour mon malheur, a duré toute la matinée.

Le facteur m'a sorti de ma fascination lénifiante. Je l'ai entendu monter l'escalier et déposer dans ma boîte un paquet de lettres. Je me suis arraché de l'écran pour aller chercher mon courrier. Votre

lettre s'y trouvait. Je l'ai lue. Et, comme je vous l'ai mentionné, elle m'a irrité. Dans votre lettre, vous parlez de posthumain, une époque qui se dessine à l'horizon avec des couleurs plutôt criardes. Une époque de modifications génétiques, de « fast birth » (d'ailleurs, je ne sais pas ce que vous entendez par ce mot) où la notion d'homme, ce vivant libre et responsable parce que libre, semblera une chaussette trouée jetée dans la poubelle de l'anthropologie. Le posthumain annonce la fuite de la conscience au profit d'une prodigieuse maîtrise de la matière. Pour que ce règne arrive, m'écrivez-vous, bien des choses passeront à la trappe : entre autres, les valeurs morales (déjà passablement malmenées) et l'art. Ils subsisteront mais si modifiés, ayant subi d'incroyables amputations et de non moins incroyables greffes, que l'homme posthumain n'aura qu'une très vague idée de ce qu'on entend de nos jours par littérature.

La lecture de votre lettre m'a découragé. Vous avez donc un certain talent. Je suis retourné devant la télé, abandonnant mon paquet de lettres, de factures et d'invitations à de passionnants colloques, d'après leurs enveloppes. L'œil fatigué, je me suis interrogé : ai-je une idée claire de ce qu'est la littérature ? Pendant un instant, j'ai cru que je retombais en adolescence. Les idéaux, les missions, les révolutions, surtout les révoltes, naissent dans de jeunes têtes et de jeunes cœurs qui ne possèdent encore ni auto, ni maison, ni réputation. Ai-je vraiment été ce cheval sauvage qui piaffait dans l'encre et la syntaxe ? Qui se nourrissait de Dostoïevski, de Proust ? Qui hennissait du Mallarmé ou du Poe traduit par Baudelaire ? À quoi donc ce jeune homme énervé a-t-il cru au point de se prendre pour une crinière fouettant l'espace ? Quelle force vive agissait en lui qui ne pouvait venir que des livres qu'il avait dévorés plutôt que lus ? La force de la littérature ? Ah ! Ah ! Là-dessus, n'y tenant plus, j'ai replacé mes yeux, entre-temps tournés vers l'interrogation et son ombre, en direction de la lumière dansante de la télé. Un documentaire débutait.

C'était un film sur la vie d'un chien. Le film montrait le chien entouré de projecteurs, prenant des poses, habillé, portant des perruques, installé dans des décors loufoques. Son maître, le photographe, en parlait avec la plus grande admiration. Il mentionnait sa rigueur, sa photogénie, son professionnalisme. Des expositions

consacrées aux photos de ce chien avaient remporté à travers le monde un succès critique et populaire. Des amateurs payaient des sommes impressionnantes pour accrocher sur leur mur l'une de ces photos. Des sites Internet affichaient les meilleurs clichés, qu'on pouvait aussi se procurer dans des catalogues luxueux imprimés avec la griffe de musées célèbres. C'est alors que j'ai éclaté. Une tristesse très ancienne a retrouvé ma trace. Mes yeux se sont mouillés, alarmés. Il fallait s'y attendre. Le chien, lors d'une promenade hygiénique avec son maître, avait été électrocuté. Il avait mordillé un fil à haute tension qui pendouillait, tordu et absurde comme le destin, de la corniche d'un immeuble. La fin du film mettait l'accent sur le deuil du maître, sur les milliers de témoignages qu'il avait reçus du monde entier pour atténuer sa peine. Il était compris. Sa douleur était partagée. L'amour d'un chien ne posait aucun problème. Ça tombait, avec une aisance toute naturelle, sous le sens. Grâce à Internet, le maître pouvait répondre à tous ces admirateurs compatissants par l'envoi de la dernière photo du chien : sa dépouille sobre reposant sur un coussin cerise qui mettait en valeur son pelage roux. Avec la photo venait la promesse de la sortie prochaine de la biographie du chien, que le maître rédigeait depuis un an : un gros livre de 500 pages.

J'ai éteint la télé. Je me tordais de douleur. Mon Dieu que je suis devenu vieux ! Mon Dieu que ma vie traîne derrière moi ! Pourquoi ? Pourquoi ces efforts ? À quoi bon cet orgueil ? Cette dignité si exigeante qui m'enlève le droit à l'insouciance ? Ah, me noyer, me noyer dans le temps qui fuit et ne rien faire, rien ! Ne plus croire au possible. Consentir à l'image. Brûler mes os à l'intérieur de ma chair. Fondre. M'aplatir. Flotter, emporté par elle : la bêtise.

J'ai déchiré votre lettre (ne vous en faites pas, j'ai recollé les morceaux avec du ruban adhésif tout à l'heure). Je suis monté au grenier, où j'ai installé mon bureau. J'ai déchiré le roman sur lequel je travaillais depuis des mois (ne vous en faites pas, j'ai gardé la disquette). Je ressentais un profond dégoût du fonctionnement émotif de ma personne. Il y a quelques jours, j'ai regardé un reportage sur le génocide du Rwanda. Un documentaire honnête, courageux, fait de témoignages précis et hallucinants, rythmé par des images de charniers et de regards noirs. Un million de victimes massacrées

patiemment à la machette. Un génocide annoncé que beaucoup tentent de nier. Le reportage terminé, j'ai regardé autour de moi avec un mouvement lent de la tête, comme un projecteur qu'on promène sur une scène de théâtre. Avec une sorte de lumière grise qui me sortait des yeux, j'ai parcouru les murs, les meubles, les objets, les livres, le plancher avec ses tapis aux motifs abstraits. Tout était intact. Pas une égratignure. Pas un tremblement. Mon quotidien tenait le coup. Mais moi, j'étais contaminé. Je le sais à présent. Je le pressentais auparavant. J'en ai la certitude en vous écrivant. La littérature — je vous l'affirme — vaut un sacrifice. Mais il faut encore que ce sacrifice soit possible. Il faut encore que nos sociétés soient en mesure de reconnaître un sacrifice. Cette faculté, comme beaucoup d'autres, est en voie de disparition. Alors à quoi bon se sacrifier si personne ne le remarque ?

M'avez-vous suivi ? Je crois en la littérature, mais je me déclare contaminé. La preuve ? J'ai été bouleversé par la mort du chien vedette, mais le génocide du Rwanda m'a laissé froid, inerte, pantelant, hésitant, perplexe, gris, tendu, avec dans la bouche un goût acide.

J'en suis là, à jouir d'une pensée atrophiée, limitée, qui se garde bien d'aller faire un tour de l'autre côté de la clôture. La bêtise m'a rattrapé. La pensée sans révolte se transforme en émotion. L'émotion, au fil des jours, des ans, s'avachit, ronronne et s'harmonise au sein d'une gigantesque chorale qui gueule ses inepties sans arrêt. Ouvrez la radio, la télé, les yeux, les oreilles : on n'entend et ne voit qu'elle.

Oui, ça prend du courage pour penser le monde. Pour l'écrire. Mais nous le perdons, ce courage. Bientôt, nous ne soupçonnerons même plus son existence. Et nous serons peut-être heureux. Bêtement.

Je suis contaminé. Comme l'acteur qui remercie « God » en recevant son oscar. Comme le kamikaze qui se fait exploser au milieu d'une foule en hurlant le nom de son dieu. Même rétrécissement. Même confusion. Remercier « God », tuer : cela finit fatalement par se ressembler. Si la bêtise prolifère avec tant d'humour, d'amour, de consensus et d'argent, c'est qu'elle doit bien camoufler notre sentiment d'impuissance. Comment supporter le fait que des millions

de gens meurent de faim alors que nous sommes en mesure de nourrir toute la planète ? Comment supporter le fait que des millions de gens meurent du sida alors que nous savons que des médicaments existent pour les soigner ? La bêtise. Elle est d'un grand secours. Et le divertissement, bien sûr. Nous serions constamment accablés si notre esprit n'était pas diverti. Aussi, nous demandons à nos artistes de le faire. Aux producteurs de financer à coup de millions des moments de bonheur arrachés à la complexité de notre vie. Le cinéma ressemble à un jouet. L'humour remplace la politesse, le respect, la compassion et, bientôt, l'intelligence. Tuez avec humour. Mourez avec humour. Nous n'en sommes pas loin.

Comme vous, je me complais dans l'exagération et n'arrive qu'à écrire des approximations, qu'à exprimer de plates jérémiades. Ça devrait vous faire plaisir de constater qu'un écrivain bénéficiant d'une certaine notoriété patauge dans les résidus d'une pensée flasque. Je le répète, je suis contaminé. Ce que j'écris aussi. Quant à la littérature, eh bien, si elle ne résiste pas au bonheur de la bêtise, elle sombrera. Elle subira une mutation irréversible. J'ai forgé un néologisme pour nommer cette nouvelle forme de littérature : la « littéréalité ». Vous avez sans doute saisi l'analogie avec la téléréalité. Cette dernière m'alarme, me déprime et me conforte dans l'idée que l'art est gravement malade et qu'on le confond de plus en plus avec les soldes du printemps et *Le livre Guinness des records*. La téléréalité claironne la mort de l'artiste et son remplacement par la vedette spontanée, fabriquée sur mesure avec une économie remarquable. La vedette spontanée ne possède aucune compétence spécifique, doit ne rien faire, ne rien savoir. La vedette spontanée, si elle a une âme, la vend au plus vite. Si elle n'en a pas, c'est une étape de moins dans l'opération. La téléréalité transforme en veau d'or le toc et la chair. La littéréalité possède un fonctionnement similaire. Elle subtilise à la pensée son œil, si j'ose écrire, et le remplace par une caméra de surveillance. La littéréalité ternit le prisme du mot, annulant sa capacité à donner des sens variés et, donc, à projeter un monde équivoque, afin de proposer au lecteur un mode d'emploi simplifié de son existence ou encore pour l'attirer avec moins d'effort, une course à étapes procurant un plaisir hygiénique parce que basé, avant tout, sur le consensus. La littéréalité

évite l'opacité et l'ambiguïté, enrobe le mal dans les voiles d'un drame où, à chaque page, on peut entendre les applaudissements de la société. Elle arrête l'interrogation dans son mouvement et la transforme en une statue de sel bien-pensante, habile à débiter des histoires comme une machine sophistiquée vomit des kilomètres de saucisses. La littéréalité divertit sans contredit. Mais elle est pur spectacle d'elle-même, ne renvoie à aucune face cachée, à aucun mystère, et réconforte l'homme blessé en lui cachant la gravité de son crime ou de son mal. La littéréalité est le royaume de l'*ego* extrême. Et, surtout, surtout, elle installe la bêtise sur un trône inatteignable. Comment a-t-elle pu réussir cette « révolution » ou, plus platement, ce tour de passe-passe ?

Réponse : le vécu.

Chacun d'entre nous en possède un, en sécrète un chaque seconde de son existence. Il coule de chacun de nous comme une source inépuisable. Mais jamais dans l'histoire de l'humanité le vécu n'a été élevé au point d'être confondu avec l'intelligence, la raison, la réflexion, la sagesse, la connaissance. Le vécu, parce que né d'une conscience, englué dans le sang de son propriétaire, est aussitôt porté aux nues, entouré d'honneurs, de précaution. Quiconque donne son vécu à l'appétit vorace des médias devient une personnalité avec tous les appendices modernes que cela apporte : richesse, considération, pouvoir de prédiction, pouvoir tout court, séduction, magnétisme. Même la laideur se métamorphose si elle est portée par un vécu diffusé à grande échelle. Mais, le pire, c'est l'intelligence que le vécu d'une personne produirait sans même que celle-ci en prenne conscience, comme si penser se confondait avec le simple fait de vivre. Cette obsession du vécu sonne la mort de l'art véritable et de toute méditation profonde. Le vécu, quand il se veut noble, se transmet principalement sous forme d'opinions. Pour faire apparaître la vérité sur une épineuse question, un problème brûlant de l'actualité, il suffit d'approcher une personnalité de notre époque — je veux dire, ici, n'importe qui en autant que cette personne soit médiatisée — et de lui demander ce qu'elle pense. Quel miracle étonnant ! La pensée, comme si elle n'attendait que ce moment, s'éjecte aussitôt. Ne soyons pas dupes ! Il n'y a pas la plus petite ombre de pensée dans ce bavardage, que des

opinions émises dans le but de camoufler le visage de la bêtise qui palpite sous le maquillage et la sueur. Il faut résister à cette omniprésence de l'opinion, du commentaire creux qu'on extirpe à quiconque puisque quiconque peut maintenant afficher son vécu et l'utiliser comme seule preuve de sa perspicacité, que n'importe qui sur le trottoir, pourvu qu'une caméra ou un micro tourne autour, peut « penser à cerveau ouvert ».

Je sais, je suis cruel. Et méprisant.

Et je ne vous apprends rien. Comme vous l'avez sûrement déjà constaté, mes propos rejoignent les vôtres. Alors, pourquoi vous les envoyer s'ils n'ajoutent rien de neuf à ce que vous ressentez et savez peut-être mieux que moi ? De la connivence, sans doute. Un peu moins de solitude ?

Vous terminez votre lettre avec beaucoup d'amertume. Et vous ne manquez pas de citer Flaubert et son admirable *Bouvard et Pécuchet*, incomparable testament contre la bêtise de son époque. Vous en parlez d'une façon qui se rapproche beaucoup de la mienne, au point où je vous soupçonne de m'avoir beaucoup lu ces derniers temps. Ou est-ce de votre part une façon de me saluer au passage ou de taquiner ma vanité ? Vous écrivez :

« La littérature s'est transformée en spectacle. Le livre est devenu un produit dérivé de l'écrivain. L'écrivain n'écrit que pour se vendre lui-même. Son livre n'est que l'excroissance de sa personne. L'écrivain a de meilleures chances d'obtenir l'estime de lui-même s'il se jette corps et âme dans la rédaction de recettes de cuisine. La confection de petits plats nécessite de plus en plus de mots. Avez-vous remarqué qu'on ne cuisine plus en silence à présent, mais dans le fatras d'une littérature toute vouée au choix des aliments, à la façon de les couper, de les agencer entre eux ? Et toutes les métaphores rose bonbon qu'il faut sortir de leur inertie pour confectionner l'excellence du repas mis en valeur ! Oui, l'écrivain n'écrit plus, il ne fait que rédiger la notice d'un produit, le mode d'emploi d'un machin de plus en plus cher et sophistiqué. Et plus souvent qu'autrement, le produit, c'est l'écrivain lui-même. Il se met en vente. Il s'explique. Il est prêt à se découper pour exhiber ses organes les plus intimes, si appréciés du grand public. Je sais, je m'acharne sur les écrivains (sur vous et un peu beaucoup sur moi...)

alors que j'aurais plus de raisons de le faire sur les politiciens. Mais les politiciens ne me déçoivent pas. J'ai toujours su qu'ils étaient contraints de nous mentir pour exercer leur pouvoir avec notre consentement béat. Mais, les écrivains, j'avais une telle admiration pour eux, je les lisais avec tant de respect ! Nous sommes tous coupables. Nous avons vendu notre âme ou ce qui nous sert d'âme, peu importe le nom qu'on utilise pour nommer ce machin qui dépasse du corps, qui parfois le nargue ou l'enivre au point où, il y a des soirs, la solitude se supporte avec plaisir et devient une amie qui jette de la lumière dans nos ténèbres quotidiennes. »

Et vous enfoncez votre clou avec ces dernières phrases :

« Je ne regarde plus que les émissions de télémarketing où Dieu se réincarne sous forme de brosse à dents ou d'aspirateur. Il n'y a pas d'évangile plus efficace que ce genre d'émissions. Un flot joyeux d'épithètes proclame que nous, les milliards d'humains, ne sommes pas le produit d'un Dormeur. Le monde existe bel et bien. En dur. L'Être a fait le choix d'être. À l'écran, médiatisé, il se donne à vendre par mensualités, ce qui est la preuve la plus tangible que tout existe sans la moindre possibilité de ne pas être. Toute notre civilisation se retrouve là, condensée : ses valeurs, son fonctionnement, ses stratégies, son *credo*. La raison pour laquelle on naît, on meurt, on torture, on assassine, on accumule de l'argent. Le télémarketing est le plus grandiose raccourci de notre époque. Le bonheur, vous le savez sans doute, c'est de consacrer une heure à la sanctification d'un couteau, d'une méthode d'amaigrissement, d'un gonfleur d'abdomen, d'une crème épilatoire. L'écrivain n'a plus qu'à vendre son livre par tranches en faisant la démonstration que sa lecture pourra *aussi* couper les carottes ! »

Vous êtes amer, blessé, désespéré. Vos propos sont sans ambiguïté. Vous avez démissionné, désillusionné que vous êtes. Mais je vais sans doute vous surprendre. Je vous trouve complaisant. Et moi de même. Relevons nos manches. Il faut résister. Osons. Posons la trop célèbre question : qu'est-ce que la littérature ? Surtout pas un moyen de redoubler le réel. Plutôt un art de remettre le monde dans la perspective d'une totale liberté. De placer l'homme face à de multiples choix. Il ne s'agit pas de changer de place un bibelot pour faire beau dans le salon de la pensée ou de la représentation

du monde. La littérature a cette ambition, cette prétention, admettons-le, de ne pas se contenter du réel, d'en être fondamentalement insatisfaite, et d'imaginer, non pas une, mais d'infinies faces cachées à la lune. Et surtout, de résister à cette bêtise mondialisée, mise en marché, acclamée, surmédiatisée, qui aplatit, sous le masque de la légèreté, du consensus et de l'humour, une pensée revendicatrice, critique et perverse parce que ne supportant pas le comique de bois comme il y a une langue de bois et une pensée de bois. La littérature, si elle n'est pas en crise, n'existe pas. La littérature a été, est et sera toujours en crise. Normal. Elle ne peut pas être heureuse et se contenter des jouets que chaque époque lui offre pour la calmer et l'envoyer se coucher. Elle est, il faut bien l'admettre, un peu méchante et irascible, la littérature. Égoïste aussi. Elle se donne bien du mal et souvent nous fait mal. Et je ne vais pas vous écrire qu'elle le fait pour notre bien. La littérature n'est pas une entreprise d'édification morale. C'est une effrontée. Elle ne danse pas avec le pouvoir, ne serait-ce qu'un tango et encore moins une valse. Elle crée de la marge, du regard. Elle déconstruit la banalité et en fait de la pensée, s'attaquant à l'idéologie dominante, naturalisée et invisible. La littérature, poumon de l'être, est le lieu par excellence des permutations sociales et psychologiques, jonglant avec sentiment, ressentiment et pressentiment. On y dépose l'*ego* (comme on dépose les armes), question d'inviter l'autre à s'emparer de nos réflexes, de nos mutismes, de nos croyances et tics afin de les reconnaître comme tels, débarrassés de notre aveuglement à l'égard de nous-mêmes. Un travail, donc, radical d'autocritique et de rénovation du cœur. C'est pourquoi on la délaisse aisément pour lui préférer les sucreries du jour qui s'accumulent dans les dents creuses des gens se croyant heureux parce que divertis. Vous comprenez ?

Ne jamais confondre littéraire et livre, comme vous me l'avez si justement écrit. Les statistiques nous trompent souvent. La littérature diminue, c'est un fait, mais pas forcément les livres qui, plus souvent qu'autrement, la dissimulent, l'asphyxient et la rendent inaccessible, perdue dans le foin de la publication. Nous sommes à l'époque des trusts, des consortiums, du super, du méga, de l'hyper, de la pensée unique, du Dieu unique, du livre unique, de

la monnaie unique. Tenez, hier, j'ai appris que, s'il y avait de plus en plus de marques de bière sur les étagères, il y avait en contrepartie de moins en moins de propriétaires de ces marques. Cette diversité de produits cache un nombre de plus en plus restreint de gros joueurs financiers. Le rêve que vous m'avez offert en ouverture de votre lettre n'exprime rien d'autre. Quand tout le monde lira le même livre, ce sera la fin de la littérature et la victoire du livre en tant que pure marchandise. Et nous n'en sommes pas loin. Le littéraire, en se « best-sellerisant », se conforme aux lois qui régissent la notion de marchandise, répondant à des critères d'emballage, de goût, de diffusion, de marketing, caractéristiques qui préexistent au contenu même du livre et, en fait, l'écrivent dans le dos de son auteur. De plus en plus, l'écrivain écrit, souvent sans le savoir, pour la télévision. Il tente de raconter l'histoire la plus digeste possible pour qu'elle soit au plus vite adaptée à la télé. L'audace disparaît. La réflexion fait peur. Le jugement critique devient une tare. Humour facile, bas, grossier, vulgaire, légèrement sophistiqué, voilà le sucre dont il faut enrober la pensée quand, la pauvre, elle persiste encore et se montre le bout du nez. Je ne suis pas désespéré. Contaminé, oui, comme je vous l'ai écrit plus tôt. Pourquoi ? Parce que penser devient de plus en plus difficile. Qu'il faut faire des efforts, que le monde dans lequel nous vivons ne nous demande jamais de le faire, que tout nous amène à rire de tout, à croire que, la réalité, c'est ce que nous voyons à la télé, qu'un bon livre, c'est celui qui se vend. Contaminé donc, mais pas désespéré. Je résiste et je m'amuse à le faire. Et j'ose sourire en vous écrivant. Parce que je me moque un peu de vous et beaucoup de moi.

Avant de terminer cette lettre, je voudrais vous dire que j'apprécie particulièrement une chose dans notre situation à tous deux. Nous vivons en Amérique et nous ne faisons pas partie de la majorité. Nous existons comme une interrogation interrogée plutôt que comme une réponse décortiquée. C'est un risque et une responsabilité de plus que la littérature que nous défendons a à endosser. La littérature, qu'elle soit théâtrale, romanesque ou poétique, pose la question de l'altérité à partir d'une identité jouée et déjouée. Si la littérature conçoit l'identité comme une essence, un fait irréductible donné à la naissance, si elle la confine à l'appartenance à un sol

et à l'inscription dans une langue et si, finalement, elle envisage la culture comme un destin, elle n'aboutira qu'à transformer la liberté en réflexe de défense et, tôt ou tard, l'identité rêvée se figera dans un cauchemar. L'individu déploie dans la société plusieurs appartenances qui ne sont pas forcément mobilisées de façon simultanée. S'il réduit idéologiquement sa propre *personne* à une seule dimension, il met en péril son intégrité physique. L'identité est une chose ennuyeuse si elle n'est pas défiée. Qui veut vivre dans le même toute sa vie ? Dans l'expression « quête d'identité », c'est le mot « quête » que j'aime. J'ai passé toute mon existence à me fuir d'une certaine façon. Pourquoi ? Parce que je n'étais pas précisément et entièrement là où je suis apparu à ma naissance. J'étais aussi ailleurs. Et ma quête n'est pas qu'une enquête sur ce qui s'est passé avant ma naissance, mais aussi une aventure.

P.-S. Ne nous plaignons pas trop que la télévision fasse peu de cas de la littérature. Ces deux-là sont irréconciliables. La littérature n'a rien à gagner à faire le clown.